

Lutte de classe

49^e Congrès de la CGT. Contribution à la discussion. Nous sommes-nous vraiment posés les bonnes questions ?

Le 16 novembre 2009

La discussion ouverte à l'occasion du 49^e congrès de la CGT est intéressante, parce qu'elle en met en relief que finalement aucun courant, aucune tendance ou aucun regroupement de militants, ne met à l'ordre du jour les questions essentielles que chaque travailleur syndiqué ou non est en droit de se poser, et qui nous permettrait d'entrevoir un syndicat en rupture avec la collaboration de classe en renouant avec le syndicalisme révolutionnaire dont le prolétariat a besoin pour vaincre le capital.

En voici une liste non-exhaustive.

- 1- Le refus du financement du syndicat par l'Etat n'est pas à l'ordre du jour ;
- 2- Le refus de participer à des organismes tripartites réunissant syndicats, patronat et gouvernement n'est pas posé ;
- 3- La rupture avec l'ensemble des organismes ou institutions nationales, européennes ou internationales liés au capital, par exemple la CES et la CSI ou encore l'OIT, cette question n'est pas abordée ;
- 4- Le refus d'entreprendre toute négociation qui ne serait pas précédée par la mobilisation des travailleurs n'est pas évoqué.

Dès lors :

- 1- A quoi bon parler de l'indépendance du syndicat, alors que le rejet des points 1, 2 et 3 précédents témoigne à lui seul de la compromission du syndicat avec l'Etat et les capitalistes ? Que valent dans ces conditions les déclarations fracassantes dénonçant la collaboration de classes des dirigeants syndicaux ? Absolument rien, du vent !
- 2- A quoi bon prétendre combattre dans la perspective de l'abolition du capital, quand tout démontre au contraire que le syndicat y demeure subordonné et qu'on ne se fixe aucune tâche pour avancer dans cette voie ? A quoi peuvent servir des discours anticapitalistes lénifiants qui ne sont pas suivis d'effet sur le plan pratique ? A rien, sinon à étaler son ignorance ou se donner bonne conscience.
- 3- A quoi bon prétendre aider les masses à rompre avec le capital pour pouvoir enfin entrevoir un changement de société, quand on n'est pas capable soi-même de rompre avec ses institutions ? Le syndicat n'est-il pas aujourd'hui le pire exemple qui soit dans ce domaine pour la classe ouvrière ? Absolument, Sarkozy et les médias se font d'ailleurs un plaisir de le rappeler régulièrement aux travailleurs pour leur montrer qu'en dehors du capitalisme, point de salut !

Il faudrait savoir une fois pour toute ce que l'on veut.

En se contentant de se situer sur une ligne politique qui se résume à la prise en compte des revendications économiques et sociales immédiates des travailleurs sans se donner les moyens de lutter réellement dans la perspective de l'abolition du capitalisme, cela revient dans la pratique à abandonner cet objectif, à s'adapter au capitalisme en endossant les oripeaux du réformisme, à capituler finalement devant la bourgeoisie.

La lutte de classe, telle qu'elle a été menée au cours du siècle précédent, a conduit à subordonner les masses encore plus solidement au char du capitalisme. C'est un constat accablant qui est à mettre au compte de l'ensemble des tendances du mouvement ouvrier, du stalinisme au trotskisme en passant par le réformisme ou l'anarcho-syndicalisme, qui ont abandonné le combat dans la perspective de l'abolition du capitalisme ou qui s'y sont toujours opposés en se consacrant uniquement au combat pour les revendications immédiates.

Les améliorations de la condition ouvrière obtenues parfois à l'issue de la mobilisation de la classe ouvrière, d'autres fois en recourant directement à des négociations avec les différents gouvernements et le patronat dans le cadre du régime capitaliste, sans qu'à aucun moment il ait été relayé par le combat dans la perspective de l'abattre, ont abouti à l'embourgeoisement du prolétariat au point de devenir incapable d'imaginer son avenir au-delà du règne du capitalisme.

Même en temps de crise ouverte comme c'est le cas aujourd'hui, la classe ouvrière pourtant durement frappée par les conséquences de cette crise du capitalisme, demeure totalement incapable d'envisager un autre avenir que celui que lui impose le régime de l'exploitation capitaliste. Là encore, chacun peut en faire le constat quotidiennement.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas nous satisfaire de ce constat. Nous ne sommes pas là non plus pour commenter impuissant la situation, mais pour définir et mettre en oeuvre les moyens pour la transformer conformément aux intérêts collectifs du prolétariat, afin d'aider la classe à renouer avec sa tradition révolutionnaire, autrement dit, à reprendre espoir qu'il est possible d'avancer sur la voie de son émancipation et qu'il n'existe pas de fatalité la conduisant à en faire indéfiniment l'esclave du capital.

Ceux qui n'ont pas encore compris qu'on ne peut pas combattre efficacement le capital sans rompre avec l'ensemble de ses institutions, seront toujours impuissants à combattre efficacement la politique d'adaptation au capital imposée au syndicat par les lieutenants de la bourgeoisie qui le dirigent, ils demeureront incapables de se rassembler pour former un front unique contre Thibault et l'idéologie réactionnaire qu'il véhicule à l'intérieur du syndicat.

Pire encore, Thibault et ses fidèles chiens de garde profiteront de cette contradiction et de cette faiblesse chez ses adversaires au sein du syndicat pour mieux les marginaliser ou les éliminer, il leur sera facile de démontrer l'inconsistance de ces militants qui finalement se sont avérés incapables d'aller jusqu'au bout de leur analyse des raisons qui ont permis à la gangrène réformiste de s'imposer durablement dans le syndicalisme, jusqu'à pourrir complètement ou presque l'ensemble du mouvement ouvrier qui ne se reconnaît plus ni dans le combat contre le capitalisme ni dans le combat pour le socialisme.

Maintenant ce qui est le plus à craindre, c'est que ces militants courageux se fassent matraquer pratiquement pour rien par ces staliniens ou héritiers du stalinisme, puisqu'en n'allant pas au bout de leur analyse de la crise du mouvement ouvrier et particulièrement du syndicalisme, leur combat aura été finalement inutile à la classe ouvrière, compte tenu qu'il ne s'inscrivait pas dans la perspective de l'abolition du capitalisme.

Contrairement à ce que pensent ces militants, la définition du syndicalisme de classe ne se limite pas à la défense des revendications alimentaires de la classe ouvrière que Thibault et les siens ont abandonnées ; aveuglés par la soumission insupportable des dirigeants du syndicat aux besoins croissants du capital, ils ne parviennent pas à voir que derrière l'arbre se cache la forêt qui a comme point commun avec le socialisme, la lutte à mort pour en finir avec le capital, que c'est seulement ce combat qui peut structurer le syndicat sur une ligne de classe en respectant l'indépendance de classe du prolétariat, car il ne laisse place à aucune sorte de compromis avec notre ennemi.

Ils n'ont pas encore pris conscience ou mesurer à quel point l'abolition du capitalisme n'était pas seulement un mot d'ordre ou une perspective que l'on évoquait ici ou là distraitemment, un argument théorique parmi d'autres, mais que cet objectif constituait le seul point de repère valable pour l'ensemble du mouvement ouvrier depuis un siècle et demi, et que s'en écarter ou l'abandonner conduisait infailliblement à l'aventurisme ou à s'adapter au capitalisme.

Au-delà, c'est même le seul objectif capable de rassembler la majorité des exploités, parce qu'il incarne à lui seul l'ensemble de leurs revendications non satisfaites depuis des années ou bien plus longtemps. Sans cet objectif, cela revient à vouloir combattre sans savoir dans quelle direction précise en s'en remettant au mouvement spontané des masses qui est largement dominé par l'inconscience, autant dire qu'en adoptant ce comportement, on se borne à se placer à la hauteur des masses, ce qui ne fait pas avancer notre cause.

En conclusion, la discussion ouverte dans le cadre de la préparation du 49e congrès de la CGT pose ou devrait poser la question de savoir pour quel objectif le mouvement ouvrier mène véritablement son combat : dans la perspective de l'amélioration de la condition ouvrière sous les auspices du capitalisme

conformément au réformisme ou dans la perspective de son renversement par la mobilisation révolutionnaire du prolétariat conformément au socialisme à partir de ses revendications ?

Tardieu Jean-Claude